

Laurent Galinon **Les Films inachevés** (2026)
Sélection Festival du film de Rome (Rome Film Fest)

Interview de Laurent Galinon par Stéphane Marti. Rome 21 octobre 2026

Stéphane Marti (SM). Le projet du film commence avec *Le Voyage de G. Mastorna* de Fellini, puis s'étend à un ensemble de cinq films inachevés : *Les 900 Jours de Leningrad* de Sergio Leone, *Confusion* de Jacques Tati, *Napoléon* de Stanley Kubrick et *Don Quichotte* d'Orson Welles. Mastorna semble incarner le type même d'une grande œuvre inaccomplie et paraît même dialoguer avec les autres films inachevés.

Laurent Galinon (LG). J'ai été fasciné par le renoncement de Fellini. Je ne comprenais pas comment avec autant d'argent et de liberté de créer il pouvait renoncer à ce film. Qu'est-ce qui l'a fait tomber ? Est-ce la confrontation à Dante ? Est-ce qu'il a été débordé dans sa vie par la place du mysticisme qui provoque chez lui une trop grande sensibilité à ses rêves, à ses visions et aux signes qui lui disent qu'il ne faut pas faire le film ? Je pense à la rencontre avec Gustavo Rol, ce mage que Fellini consultait et qui lui a dit que Mastorna allait l'emporter s'il le réalisait. Est-ce une fatigue générale ? Je me suis posé beaucoup de questions sur cette façon de renoncer. Je me suis aussi posé la question de savoir si d'autres réalisateurs avaient renoncé à pareil projet. Or Kubrick, Welles, Tati et Leone n'ont pas renoncé. On a renoncé pour eux. *Mastorna* (1965/1966) est un peu l'archétype des films inachevés, le plus mythologique d'entre eux. Parmi les autres réalisateurs, certains ont été pris dans les fourches caudines de la production, pour d'autres c'est le temps qui passe, l'incapacité à convaincre autour de soi. Je voulais aussi montrer, avec Orson Welles, un réalisateur qui n'arrive pas à finir son film. Tout le matériel est là. Il a tourné à foison. Mais à la fin, il ne parvient même plus à rassembler les rushes qui sont pourtant bien là. C'est comme s'il ne voulait pas dire adieu à son œuvre. Comme si l'œuvre le préservait de la mort. Tant qu'il n'a pas fini, il peut continuer à vivre.

SM. Le fait que l'on retrouve les scènes de *Mastorna* dans les films suivants de Fellini relève d'une sorte de volonté inconsciente de poursuivre cette œuvre ?

LG. Fellini dira à posteriori que ce film n'était voué à avoir une vie, mais qu'il était comme un « combustible » qui allait infuser dans les autres films, *Toby Dammit* (1968), *Fellini Roma* (1972), avec le défilé de mode ecclésiastique, *E la Nave va*. Il y a des thèmes et des personnages récurrents qui proviennent de *Mastorna*. Mais on peut dire aussi que *Mastorna* est déjà là dans *La dolce vita* (1960) et dans *Otto e mezzo* (1963), avec le motif de la descente aux Enfers et la place de l'onirisme.

SM. Ces cinq films inachevés ont été les projets de réalisateurs comptant parmi les plus importants de l'histoire du cinéma. Ils ont en commun des enjeux et une histoire qui prend la forme d'une tragédie en trois actes. Au-delà, il y a une construction esthétique de 64 minutes qui articule la destinée de ces films, je pense à la musique. Les thèmes également se répondent entre ces divers projets.

LG. Je ne voulais faire de film documentaire où les interviews dialoguent entre elles. Je voulais des mises en scènes, car il faut donner des images à ces films inachevés. Il était évident qu'il fallait aller à Waterloo. Il fallait la barque de Charon et franchir le Styx dans le Lac Souterrain pour Mastorna. Quant aux thèmes, ils se répondent de façon volontaire et involontaire. En tissant ces histoires, en les croisant, je me suis rendu compte qu'il y avait une même nécessité, une même urgence pour ces histoires de sortir du cerveau et du ventre de leurs auteurs. Il y a des liens entre ces histoires : les cinq

films inachevés rassemblent les enjeux de l'humanité, c'est-à-dire la guerre, l'amour, le temps, l'absurde, la mort, qui sont de grands questionnements de civilisation. Ce ne sont pas des histoires rabougries qui se passent dans un appartement. Mais ces histoires sont peut-être trop grandes pour le cinéma. Je pense que l'on atteint là la limite du cinéma, la limite du créateur face à des sujets qui le dépassent. Le format du cinéma ne semble pas s'adapter à ces récits-là, dont certains sont de nature épique. Orson Welles a pourtant pu réaliser *Othello* qui brasse tant de thématiques extrêmes. Kubrick a fait *2001 L'Odyssée de l'espace*. Pareil pour Fellini avec *Otto e mezzo* qui a su exprimer le vide de la création.

SM. Ces cinq films inachevés proposent une sorte de grande fresque historique, en particulier du XX^e siècle.

LG. On y voit la peur de la modernité. Et des thèmes surviennent de manière involontaire : l'avion est dans tout le film. Kubrick, Leone et Fellini partagent une même phobie de l'avion, qui se retrouve au cœur de *Mastorna*. Leone s'épuise en de multiples voyages pour son film et meurt deux jours avant de prendre l'avion pour Los Angeles où il devait rencontrer des producteurs qui acceptaient de produire le film. L'Enfer de Fellini, dans *Mastorna*, est incarné par le monde moderne. Il y a comme un rejet chez eux du mythe d'Icare et de son hybris. L'hybris de ces auteurs est de porter le cinéma à la plus haute idée qu'ils s'en font et d'élargir ses frontières. Don Quichotte c'est trente ans de tournage, *Confusion* est un film où il était question que les couleurs du monde devaient à un moment couler et disparaître. Jacques Tati avait imaginé dans son scénario l'existence d'une société privée à laquelle l'État avait donné mission de gérer les couleurs pour que les gens ne dépriment pas. Un jour, le personnage qui s'appelle Luther arrive, et s'endort sur les manettes des couleurs, et le monde va alors perdre ses couleurs. Tati a eu comme l'intuition des filtres Instagram.